

## Quarante ans de préhistoire armoricaine

En 1945 il n'y avait en France guère que deux personnes qui exerçaient à temps complet une fonction publique liée nominalement à la recherche préhistorique et quaternaire (dans des établissements «extra-supérieurs», le Collège de France et l'École pratique des Hautes Études), plus un professeur d'Université titulaire d'une chaire de géologie et quelques conservateurs fonctionnaires ou salariés exerçant dans des musées à dominante archéologique. Il y avait d'ailleurs davantage de personnes exerçant une telle activité à temps partiel ou quasi bénévole, en marge de leur fonction publique proprement dite. Mais les ordonnances validant les décrets-lois promulgués en 1941 sur les fouilles (textes qui parmi d'autres relatifs aux sites, aux abords des monuments historiques, aux musées, etc, n'avaient été que la reprise de projets tout prêts dans les tiroirs de l'administration depuis un lustre ou deux, et qui du fait de cette procédure par ordonnance n'ont jamais été discutés au parlement), la restructuration du C.N.R.S. en 1948 — avec création d'une section «Anthropologie-Préhistoire-Ethnologie» —, quelques initiatives universitaires, tout cela allait susciter de nouvelles possibilités et de nouveaux besoins. De sorte que quelques chercheurs scientifiques — dont je fus —, quelques enseignants et quelques techniciens durent se reconvertir vers les disciplines préhistoriques et anthropologiques ou géologiques connexes, et au bout de quelques années commencer à former des élèves et des continuateurs. A ce dernier point de vue, seul le C.N.R.S. offrait quelques postes régulièrement, les années 1950 furent fastes pour qui pouvait choisir les candidats les plus doués et les plus courageux vers ce qui semblait aux yeux de la moyenne des étudiants une aventure fort risquée, et la sélection était d'autant plus efficace qu'on avait encore le goût de travailler beaucoup avec peu de moyens. Quarante ans après la fin de la guerre, les spécialistes de la préhistoire et de la protohistoire, exerçant à titre professionnel, sont devenus légion, leurs origines universitaires demeurant très hétéroclites.

C'est que la Préhistoire est une longue période du temps — 99 % de l'histoire naturelle de l'humanité — qui nécessite une approche multidisciplinaire pour être convenablement appréhendée. C'est aussi pourquoi les vrais préhistoriens n'aiment guère être appelés archéologues, leurs activi-

tés et leurs préoccupations dépassant de beaucoup la simple archéologie préhistorique.

Il y a tout le versant qui ne peut être abordé que par les sciences de la nature, les sciences de la terre et de la vie, nécessitant elles-mêmes une bonne formation mathématique, physique et chimique; l'environnement des temps préhistoriques, variant sans cesse, est autant objet d'étude pour le préhistorien que l'anthropobiologie des hominidés eux-mêmes et que leur paléontologie. Cette dernière constitue seule le versant lié aux activités plus proprement du ressort des disciplines humaines et sociales, encore que par leur matérialité archéologique anonyme, les témoignages de ces activités demandent des techniques et des instruments identiques à ceux des sciences naturelles. Fouiller une termitière, une ruche, un terrier ou un cimetière d'éléphants n'est en rien différent de la fouille d'un site archéologique. Plus le préhistorien sera compétent, cultivé et efficace en matière de sciences physiques, chimiques et naturelles et des techniques correspondantes, plus son approche, son analyse et son travail seront fructueux; de même plus il sera cultivé dans les disciplines de l'homme et de la société qui correspondent à ses besoins (et à la limite c'est dans presque toutes), plus ses interprétations seront éclairées par des comparaisons nuancées de prudence. Une culture aussi encyclopédique mais harmonieuse et réaliste, pratique et vivante, participe de la quadrature du cercle, sans doute, elle est plus ou moins accessible aux individus les mieux doués et les plus solides, les structures de l'enseignement secondaire terminal et de l'enseignement supérieur français étant peu favorables à son épanouissement: beaucoup de travail personnel et d'expérience sont indispensables tout le long d'une vie pour accroître la culture générale de tout un chacun. Tout ceci est particulièrement vrai pour une préhistoire aussi difficile et différenciée que celle de la Bretagne.

La préhistoire et la protohistoire de la Bretagne armoricaine connaissent en effet un certain nombre de sujétions et de handicaps ou originalités: il y a d'abord le fait péninsulaire, trois côtés maritimes, la plateforme continentale complètement inondée (alors que les hommes l'ont largement fréquentée durant les périodes de régression marine), un climat océanique, tout ceci sur un massif ou socle ancien particulièrement pauvre en roches calcaires, avec des formations de couverture cénozoïques réduites à de minuscules bassins et à des formations superficielles déjà largement érodées et perdues, un manque de grandes vallées favorables à la conservation des nappes alluviales, un manque de zones humides, lacs et grandes dépressions marécageuses ayant largement pu accumuler des sédiments organiques, un manque de reliefs importants entre 300 et 800 m d'altitude, la perte des forêts anciennes et naturelles.

De même c'est un désavantage que d'avoir abrité depuis au moins les temps médiévaux une population assez dense, dispersée et active, ayant

défriché les moindres parcelles, à plusieurs reprises, ayant démolé et récupéré les pierres de tant de structures antiques, n'ayant pas laissé de vastes espaces intacts ou tout juste fréquentés par des bergers. Selon les périodes et les types de témoignages relatifs à l'environnement naturel, selon les structures archéologiques, les incidences de ces caractéristiques régionales seront différentes.

D'où la nécessité de choix de priorités ou d'impulsions dans la recherche, comme à regret l'obligation de presque renoncer à d'autres types d'orientations aux résultats pourtant passionnants dans d'autres régions, bref une adaptation des finalités au terrain comme aux moyens disponibles du moment, qui auront fait la difficulté des choix. Pratiquement seul pendant les dix premières années après la guerre — me déplaçant autant à bicyclette que par le train ou le bus, et bien entendu beaucoup à pied comme tout homme de terrain —, géologue de premier métier, plus particulièrement pétrographe en définitive, ayant fait pas mal de chimie et de biologie par surcroît, ayant acquis une formation supplémentaire de bioanthropologiste, j'ai été tellement lié au développement de la préhistoire et de la protohistoire armoricaines sous tous leurs aspects, qu'en présenter un bilan me conduit à un point de vue très personnel.

#### « Sociologie » des préhistoriens

Il faut des hommes. Et d'abord sur le terrain des informateurs observateurs et avisés, disponibles et discrets, au surplus conscients de leurs lacunes. Des *Heimat-Hirschen* (cerfs de terroir), comme disent nos confrères germaniques, quoique chez nous on prendrait plutôt l'image des gardes-chasse. Ceux-là ont toujours existé, originaires de tous les milieux, en faible nombre, mais leurs relations avec les préhistoriens ont souvent été gâtées par les journalistes ou par la concurrence des marchands d'antiquités ou des amateurs véreux, c'est-à-dire ceux à dessein égoïstes (par exemple de collection privée) ou les marginaux, les gens qui se cachent derrière le paravent de défendre la science « non-officielle ». Il faut bien constater, ici comme ailleurs, que les moyens administratifs, coercitifs ou même la simple référence à une règle morale sont le moyen le plus sûr de s'aliéner peu ou prou une large part de l'opinion publique. Pour éviter ces phénomènes de rejet, il y faut de la subtilité.

Pour les prospections méthodiques et pour les chantiers de fouilles, il faut beaucoup de bénévoles (en principe nourris et abrités) : pendant les vacances, ce sont essentiellement des étudiants et quelques enseignants ; quelques enthousiastes de tous âges, parfois retraités, complètent les effectifs. En quarante ans, les recrutements de ces bénévoles ont beaucoup changé. Du temps où c'était l'administration des Monuments Historiques qui subventionnait les fouilles — jusqu'en 1963 — elle était foncièrement

misogyne et n'encourageait pas la présence de fouilleurs féminins ! De nos jours on tendrait à avoir des effectifs surféminisés, il faut cependant un minimum de gros bras. Il a souvent été plus facile de recruter des personnes extérieures à la Bretagne que des résidents dans la région, ceux-ci ayant tendance à préférer les chantiers du Midi. Dans l'ensemble les bénévoles donnent satisfaction, et réciproquement ils bénéficient d'un enrichissement éducatif non négligeable, même s'ils ne persistent pas à fréquenter des chantiers ou des activités d'après-fouille (pour lesquelles il y a toujours un manque). Et tout ceci est à l'origine de bien des vocations.

En troisième lieu il faut des amateurs consciencieux, compétents, cultivés, susceptibles après quelques années d'expérience de prendre en charge des responsabilités de terrain ou d'étude. C'est surtout le milieu des enseignants (en sciences naturelles ou en histoire-géographie essentiellement) qui en est la pépinière, ce qui est prévisible mais contraste avec le milieu de bourgeois aisés du siècle dernier et de la première moitié du présent. Avec un peu plus de chance dans la vie, plusieurs de ces enseignants amateurs de préhistoire auraient pu déboucher parmi les chercheurs de métier. Il y a aussi, mais moins disponibles et moins pérennisables, parfois des représentants de métiers techniques. Bien entendu, avec l'âge, les responsabilités familiales, civiques ou professionnelles, il en est qui décrochent. Nous ne voulons citer ici le nom de personne, mais il en est qui atteignent sans peine le niveau de certains professionnels. Trois regrets cependant, d'abord qu'ils soient si peu nombreux à être mordus par ce virus, par rapport à d'autres régions de France — de tout temps la Bretagne a fourni le plus faible contingent de membres actifs de la Société Préhistorique Française, autre signe du même phénomène — ; le manque de pratique des langues étrangères, qui limite les lectures des uns et des autres ; enfin leur dispersion, par département il n'y a guère à la fois qu'un ou deux amateurs de bon niveau en moyenne, ce qui limite les possibilités de la formation permanente qui pourrait leur être dispensée et leur émulation réciproque — alors que dans maintes villes du Midi de la France il se trouve des troupes de 10 à 20 personnes très compétentes.

Enfin le personnel de métier. C'est dans les années 1950-1965 où il y en aurait eu le plus besoin qu'il a le plus manqué (offensive du remembrement outrancier), de sorte que les lacunes ont été comblées un peu après la bataille et après le plus gros des destructions, souvent insidieuses (labours profonds). Mais il faut bien avouer qu'il aurait fallu du personnel professionnel de niveau international dès le début du siècle, et que si cela avait été, bien des déficiences de la préhistoire bretonne seraient moindres.

Le métier étant partagé entre le terrain et le laboratoire, entre la description et l'interprétation, entre la pluridisciplinarité et l'érudition, entre les corvées administratives et la rédaction de synthèses, il est diverse-

ment vécu et réussi selon les individus. Après tant d'années de fréquentation des hommes et des institutions, je suis de plus en plus convaincu que la maîtrise et la pleine maturation de la pensée n'est atteinte que par ceux qui ont réussi à mener à terme une grande œuvre de critique et de synthèse, une belle thèse de doctorat (dix ans de travaux forcés, millions d'amende, comme on disait plaisamment), dominer une question.

## L'ACQUISITION DES DONNÉES

### *Inventaires archéologiques et découvertes fortuites*

Les premiers inventaires des monuments les plus visibles et des découvertes anciennes et signalées avaient été réalisés au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle avec une précision très inégale. Ils ont été très irrégulièrement complétés ou rectifiés pendant la première moitié du XX<sup>e</sup>, moins enclin aux « statistiques » et aux outils de travail. De sorte que beaucoup d'observations anciennes, beaucoup de fouilles, beaucoup de découvertes fortuites n'ont jamais été publiées ni même sommairement enregistrées. Malgré le principe juridique de la déclaration des découvertes fortuites (introduit dès la Loi du 30 mars 1887 sur les monuments historiques, article 14), il est certain que beaucoup de faits et de choses restent dissimulés (peut-être pas pour tout le monde...) de sorte que l'on dit souvent que les cartes de répartition reflètent autant l'activité, les compétences et les marottes des archéologues que l'allure générale des distributions. A la longue, de telles disparités s'arrondissent et l'on tend vers une couverture plus représentative.

La Bretagne n'a jusqu'ici pu participer à la série de l'*Inventaire des Mégalithes de la France*, non point par désintérêt, mais par suite du travail affolant qu'il demande, pour une région aussi fournie. Actuellement l'Institut Culturel y contribue.

### *Prospections systématiques*

Le littoral, les falaises et les estrans, offrent au géologue, au géomorphologue et au préhistorien des possibilités de découvertes sans commune mesure avec les régions cultivées, celles sous herbage étant spécialement ingrates. Aussi pendant les vingt premières années de nos activités, nous avons privilégié la prospection littorale systématique et répétitive, vu le faible temps que de toute manière nous pouvions y consacrer nous-mêmes, et cette procédure nous a valu des résultats étonnants. Progressivement des bonnes volontés locales ou ponctuelles se sont fait connaître, et ces dernières années des prospections généralisées très efficaces ont été effectuées sous l'égide du Centre régional archéologique d'Alet pour les arrondissements de Saint-Malo et de Dinan d'abord, puis pour divers terroirs de Haute-Bretagne, avec des aides d'une A.T.P. du C.N.R.S.

Mais la préhistoire est inégalement bénéficiaire de ces opérations centrées sur les périodes historiques. De même la prospection aérienne, plus efficace en Haute-Bretagne que dans la Basse pour des raisons climatologiques, n'a surtout fait connaître que des enclos et des habitats protohistoriques.

#### *Stratégie des programmes de fouilles*

Les moyens comme les personnels étant restés pendant longtemps très limités, un nombre limité de chantiers tournant à faibles effectifs, guère plus de deux mois par an au total, ont fonctionné chaque année dans la région jusque vers 1960. Ensuite il y a eu un développement progressif de ces activités, une plus grande répartition géographique, et souvent davantage de moyens comme d'effectifs de fouilleurs engagés. Ceci étant, en dehors des motivations proprement scientifiques, propres à chaque site ou monument étudié, il y a toujours eu des raisons d'urgence ou d'opportunité pressante qui ont présidé à leur choix, tels que des dommages de guerre ou des incidents d'exploitation agricole, l'érosion marine ou des travaux publics ou privés. Par contre, depuis 1970 environ, il y a eu quelques chantiers qui ont été surtout ouverts pour des raisons presque uniquement scientifiques, mais qui n'ont pas toujours bénéficié des moyens qu'ils auraient mérité, eu égard à leur caractère novateur ou à l'opportunité de boucher un manque d'informations régionales sur une question précise. En tout cas, depuis le Paléolithique le plus ancien jusqu'à l'extrême fin de la Protohistoire il y aura eu des explorations importantes. Cependant, pour certaines époques, notamment le Néolithique et l'Age du Bronze, les travaux sur les sites d'habitat restent toujours insuffisants, comme ceux sur les sites mégalithiques « rituels ». Tout ce qui est d'interprétation difficile et qui est au surplus généralement peu riche en objets a été sinon mal-aimé, du moins a moins attiré les chercheurs.

Les données comparatives apportées par les fouilles dans d'autres régions d'Europe occidentale, où les conditions de conservation des informations sont meilleures, peuvent toutes choses égales d'ailleurs combler nos lacunes, au moins à titre provisoire. Bien entendu les fouilles elles-mêmes sont destructrices d'information, notamment de toutes celles qui ne sont pas notées et enregistrées, de tout ce qui n'est pas prélevé et conservé. Mais il y a une sorte de masochisme perfectionniste que de tendre à culpabiliser rétrospectivement les responsables des chantiers antérieurs, soi-même compris, au sujet de ce qu'ils n'ont pas fait ou de ce qu'ils n'ont pas pu faire parce qu'ils n'en avaient pas les moyens. Les vrais responsables de tous les gâchis sont les pouvoirs politiques qui n'ont pas donné à tous les archéologues (et pas seulement à quelques privilégiés parfois) tous les moyens dont ils avaient besoin. Il ne faut pas se tromper de coupables.

*Utilisation des données archivées*

Les publications et les archives des anciens archéologues, quand elles subsistent, les collections anciennes publiques et privées doivent être interrogées à répétition. On dit souvent que les « fouilles dans les musées », qui sont malheureusement des « gisements remaniés », peuvent être presque aussi productives — bien entendu d'une manière fort limitative —, à condition d'en être très critiques, du fait des horribles mélanges et interventions d'état civil des objets qui y sont si courants. Mais pour beaucoup des aspects les plus modernes de nos sciences, il est souvent préférable de s'en affranchir totalement, et n'utiliser que les documents issus des recherches systématiques modernes au fur et à mesure de leur apparition.

Un sujet d'étonnement critique particulier concerne les trouvailles d'objets exceptionnels — les archéologues disent souvent les « hapax », en généralisant le sens de ce terme utilisé en linguistique. Il est certain que le début et le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier, a été fertile en découvertes d'objets hors série, dont on n'a jamais retrouvé l'équivalent depuis dans nos régions dans des conditions contrôlées, objets qu'on se serait plutôt attendu à voir surgir fort loin de chez nous. Ne citons pas d'exemples de ces suspensions légitimes, mais notons que de nos jours encore, de loin en loin, il se fait, dans des conditions entourées des meilleures garanties, également des trouvailles inattendues.

*Les moyens scientifiques d'étude.*

Faire appel aux ressources et aux aides des sciences physiques et naturelles s'est fait dès les tout premiers débuts de l'archéologie. Mais on peut dire que la seconde moitié du vingtième siècle s'est caractérisée par un développement des « archéo-sciences » qui a complètement transformé les connaissances et dont la préhistoire et la protohistoire de la Bretagne ont largement bénéficié. Pour ce qui me concerne, dès avant 1950, j'avais résolument orienté mon Laboratoire dans cette voie. Quatre grands secteurs sont concernés. Le premier, l'étude des restes humains eux-mêmes (paléo-anthro-biologie, car il n'y a pas de paléontologie humaine dans nos régions), est limité par le trop faible nombre des spécimens conservés, et il a fallu surtout montrer l'inanité des vieilles conceptions périmées de la typologie raciale.

Le secteur de l'échelle des temps est celui qui est le plus évident pour tous. Alors qu'avant de disposer des méthodes de chronologie radiométrique, on en était à des appréciations de durée des plus fantaisistes, on dispose d'évaluations qui sont des ordres de grandeur des plus raisonnables et même beaucoup mieux pour les derniers 25 000 ans. Du fait de la vérification par de multiples méthodes contradictoires, géochronologi-

ques et chronostratigraphiques, pour les périodes anciennes, purement archéométriques pour les plus récentes, on peut dire que désormais on travaille avec une échelle chronologique qui ne sera plus remise en question, seuls des raffinements de détail devant préciser des problèmes limités.

Bien entendu, dans la pratique, c'est la méthode de datation par le dosage du radiocarbone qui, avec ses perfectionnements successifs, est apparue comme l'aspect le plus évident de cette révolution. Le seul regret qu'on puisse avoir, c'est que trop d'utilisateurs ou commentateurs insuffisamment préparés traitent les résultats comme on traite une date historique, et non pas comme une fourchette d'une certaine épaisseur dans le temps. Il est également dommage que dans nos régions il n'y ait pas de vastes gisements de zones humides conservant des bois en relation avec des phénomènes archéologiques (ce qui n'est ni le cas pour le marais de Dol, ni pour la Brière), car la dendrochronologie permet désormais des datations à l'année près pour les derniers 7 000 ans lorsque les conditions sont favorables.

Les études sur l'environnement naturel apportent également beaucoup, d'abord par les méthodes géologiques et sédimentologiques pour les périodes du Pleistocène, par la palynologie et l'archéo-botanique pour le milieu végétal, sa transformation par l'action humaine et l'agriculture. La trop rare conservation des os a malheureusement laissé moins de résultats à la paléontologie et à l'archéo-zoologie. Comme il y a constamment des méthodes nouvelles et des perfectionnements dans ces domaines, le renouvellement des études est incessant.

Les recherches sur les matières premières forment un dernier volet des plus fructueux, c'est notamment tout le domaine de la pétro-archéologie (les substances minérales sous forme de roches et minéraux, que ce soit pour les industries lithiques taillées ou polies, les matériaux des édifices, les matériaux des céramiques), ou le domaine de la paléo-métallurgie (minerais, scories, métaux et leurs traitements). Pour la Bretagne, partie du Massif Armoricaïn avec sa spécificité géologique, ces recherches ont été des plus fructueuses et ont complètement transformé les approches depuis 1950 (notamment pour les matériaux des haches polies néolithiques, des céramiques de l'Age du Fer, les cuivres et les bronzes de l'Age du Bronze). Il ne s'agit pas seulement de déterminer un matériau, mais de l'identifier de manière à retrouver si possible son origine, et par là mettre en évidence sa diffusion.

#### L'EXPLOITATION DES DONNÉES

Obtenir des masses d'informations purement descriptives (archéographiques) ou numérisées (pour celles qui sont archéo-métriques) serait

quelque peu stérile si elles ne débouchaient pas sur des synthèses et des présentations accessibles à un public plus large que les seuls spécialistes. Même si cela ne correspondait pas au dernier cri en matière de muséologie, il y a toujours eu un intérêt régional et surtout local pour les expositions et les musées. En vérité une discipline comme la préhistoire, qui est ardue et nécessite un effort pour être méritée, doit éviter le tape-à-l'œil. Le grand danger est de privilégier de beaux objets aux dépens des réalités du terrain, de l'environnement, ce sont les gisements et les sites qui comptent, les associations et les ensembles, certainement pas le « culte de l'objet ». Un autre écueil, c'est que le grand public aurait tendance à croire que l'archéologie c'est la « chasse au trésor » et faire de fâcheuses confusions avec les circuits commerciaux. Une dernière pierre d'achoppement est la confusion des époques, qui pose problème avec le jeune public scolaire qui a tendance à tout mélanger, tout comme les caricaturistes, des diplodocus aux dolmens. Je serais peut-être un peu méchant, mais je pense qu'il faudrait souvent imposer une interrogation écrite de type scolaire aux visiteurs d'une exposition ou d'un musée, pour voir ce qu'ils en ont retenu de précis.

La Bretagne a raté son occasion d'avoir un musée régional synthétique de sa préhistoire, du fait des tendances divergentes issues de la départementalisation au siècle dernier. D'autre part la préhistoire souffre toujours d'être associée aux autres périodes de l'archéologie, elle risque d'être minimisée ou dénaturée, à plus forte raison quand quelques bribes de préhistoire se trouvent noyées dans un bric-à-brac folklorique ou artistique. Trop peu de musées à dominante préhistorique ou purement préhistoriques, à organisation de type scientifique, existent en Bretagne.

Les souvenirs d'une visite, même agrémentée de moyens audiovisuels, s'estompent et se mélangent vite. Il en est de même du résultat des diverses prestations aux « médias ». Malgré les tendances de notre civilisation, pour le moment seuls les écrits restent et peuvent être consultés et relus à répétition. C'est pourquoi nous sommes nombreux à privilégier les livres et brochures de vulgarisation de qualité, avec une bonne illustration, y compris les contributions à des volumes collectifs où la préhistoire prend sa place par rapport aux diverses périodes historiques. Le tirage total atteint par toutes les éditions et rééditions est assez impressionnant pour les ouvrages traitant de tout ou partie de la préhistoire de la Bretagne d'une manière raisonnable et compréhensive pour le public, dépassant largement 200 000 en trente ans.

Écrire pour le grand public oblige, pour présenter les choses d'une manière à peu près appétissante et simplifiée, à choisir entre plusieurs hypothèses possibles sans se perdre dans des discussions, bref à prendre quelques risques, et souvent devoir suivre une option différente lors d'une

réédition ou de la rédaction d'un nouvel ouvrage, au vu de l'évolution des connaissances.

#### *L'impact de l'archéologie théorique et de l'épistémologie.*

Les raisonnements des premiers préhistoriens étaient soit comparables à ceux des sciences naturelles de l'époque, soit assez romantiques dès qu'il s'agissait des aspects humains et sociaux, sinon voisins de ceux des historiens de l'Antiquité. Dans le courant des années 1950, une attitude beaucoup plus critique et rigoureuse a commencé à s'installer, en même temps qu'à partir d'environ 1960 les influences des écoles américaines et anglo-saxonnes d'archéologues formés comme anthropologues ont eu leur effet, pas seulement d'ailleurs l'école binfordienne. Il s'est constitué toute une archéologie théorique, un criblage des hypothèses de travail désormais qualifiées de modèles et qu'on teste, une tendance à vouloir non seulement tirer des raisonnements économiques à partir des faits matériels, mais aussi y voir enregistrer des structures sociales et culturelles. La grande discussion est de savoir s'il faut fouiller pour simplement enregistrer des données d'observation, ou au contraire suivre une stratégie pour vérifier un modèle socio-culturel. Il y a de bons arguments pour avoir au moins un tel objectif dans la conscience et non point dans l'inconscient inavoué.

Il est certain que l'impact des sciences physiques et naturelles est resté jusqu'à ces dernières années beaucoup plus évident que celui des préoccupations plus spéculatives socio-culturelles. A part les structures funéraires, peu de données armoricaines s'y prêtent aisément.

#### *Les travaux de synthèse*

En dehors des parties comparatives de mémoires monographiques importants et du travail nécessité pour les ouvrages généraux successifs rédigés en équipe, nous avons cherché à susciter des synthèses aussi exhaustives que possible sur des grands thèmes prioritaires, notamment pour servir de thèses de doctorat. Il en résulte de gros ouvrages de fonds, qui marquent et restent valables pendant des décades. Toutes les découvertes et toutes les indications y sont intégrées, car les progrès se font avec de grands ensembles de données, et pas avec les apparentes « découvertes du siècle » malgré leur caractère apparemment sensationnel. Ces grands travaux si essentiels seront mentionnés plus bas à leur place.

Résumer le bilan des quarante dernières années nécessite de procéder par grandes époques, en renvoyant pour les détails aux deux volumes parus en 1979, où l'on trouvera l'essentiel des références, de sorte que

nous ne documenterons que quelques faits nouveaux et travaux parus depuis cette date.

### *Le Paléolithique*

Après les premières découvertes du siècle dernier, ce fut un sujet longtemps minimisé ou méconnu, faute d'une échelle stratigraphique régionale des formations quaternaires qui soit valable. Celle-ci n'a pu être réalisée qu'après, au cours des années 1965 à 1975 environ, que nos régions ont été raccordées par l'intermédiaire de la Normandie et du Nord de la France avec la Belgique. La synthèse principale de J. L. Monnier date de 1980; elle doit surtout être complétée en ce qui concerne plusieurs gisements de très vieilles industries découverts et fouillés entre-temps (Saint-Colomban à Carnac et vallée de la Vilaine, notamment).

De nombreux sites du Paléolithique ancien final et du Paléolithique moyen ont été découverts au voisinage du pied des falaises actuelles, en position d'abri (Saint-Suliac en Ille-et-Vilaine; Bréhat, Côtes-du-Nord) car juste après le dernier interglaciaire le niveau des eaux avait déjà baissé avec les premiers refroidissements pour rendre ces niveaux fréquentables. Plusieurs ateliers d'exploitation de quartzites ont été explorés, celui de Guengat (Finistère), le plus systématiquement.

En dehors du voisinage de la Basse Loire, les sites du Paléolithique supérieur étaient quasi inconnus en Bretagne. Tant à l'Île de Bréhat (Côtes-du-Nord) qu'à Kerlouan (Finistère), des habitats de plein air ont été découverts et fouillés, montrant une fréquentation épisodique assez précoce. Bien connu en Loire-Atlantique, le Magdalénien curieusement n'a montré que des indices en Bretagne septentrionale, alors qu'on s'attendrait à en voir davantage; peut-être a-t-il été entraîné avec l'érosion du sommet des dépôts loessiques.

### *L'Épipaléolithique et le Mésolithique*

L'étude typologique du matériel de la grotte de Roc'h-Toul en Guiclan (Finistère), un des premiers sites explorés au siècle dernier, l'a fait reclasser à l'Épipaléolithique. Beaucoup de sites mésolithiques ont été découverts, quelques-uns fouillés, et les grandes lignes de l'évolution des industries microlithiques ont été précisées; c'est un domaine assez ingrat et rebutant, demandant au surplus beaucoup d'acuité visuelle, où il resterait beaucoup à faire. Les travaux de palynologie ont dégrossi les grandes lignes de l'évolution du paysage végétal au postglaciaire, mais le hasard de sondages heureux pourrait en faire progresser la connaissance. Il en est de même pour les modalités de la remontée du niveau des eaux marines, connues dans leur ensemble.

### *Le Néolithique*

Alors que les traces de Néolithique Ancien, pré-mégalithique ou proto-mégalithique sont apparues à l'est du Massif Armoricaïn, en Vendée sous une forme rappelant les céramiques cardiales méditerranéennes, en Normandie sous des formes plus tardives mais rappelant le Néolithique danubien du Bassin Parisien, jusqu'ici rien de net n'en est connu en Bretagne. Des dates radiocarbone pour des sites mésolithiques tardifs font penser à une acculturation néolithique voisine, cependant.

Les études concernant les habitats néolithiques n'ont jusqu'ici donné que des résultats très insuffisants. Bien entendu les récoltes de surface d'objets lithiques, qui résistent mieux aux destructions, indiquent des concentrations plus ou moins localisées — étant gélive, la poterie dont les tessons sont remontés par les labours est vite pulvérisée —. Les sols littoraux protégés sur des zones basses, des découvertes sur des promontoires ou collines (ultérieurement fortifiées) montrent deux types de sites très différents. La découverte récente d'un camp à fossés interrompus à Machecoul (Loire-Atlantique), sur un terrain calcaire, montre toute l'information qui nous manque pour l'ensemble de la péninsule, en particulier des trous de poteaux de palissades et d'habitations. Ne pas connaître les dimensions et le plan des maisons néolithiques, leur évolution et leur remplacement, est un gros handicap pour tenter des interprétations socio-culturelles des faits archéologiques.

Par contre, les recherches pétro-archéologiques sur les matières premières des industries lithiques et céramiques éclairent beaucoup les données de l'archéologie économique. Pour ne prendre qu'un exemple, la découverte des carrières néolithiques de la dolérite de Plusulien (Côtes-du-Nord) et la mise en évidence de l'ampleur de sa diffusion en sont une conséquence logique.

Les effets des activités agricoles, élevage et culture, sur le paysage végétal se font sentir assez tôt dans le Néolithique, comme la palynologie l'a montré, mais il faudrait davantage de diagrammes à travers le pays pour se rendre compte de la véritable ampleur du phénomène au cours des temps. Or les milieux humides, pièges à sédiments organiques remontant aussi loin dans le temps, sont peu nombreux. Les palynologues botanistes estiment sans valeur les résultats qui peuvent parfois être obtenus à partir de sédiments minéraux et la controverse fait rage avec les palynologues archéologues qui y ont recours, faute de mieux, dans d'autres régions.

### *Le mégalithisme*

De tous les aspects des civilisations néolithiques, c'est évidemment celui-ci qui attire le plus l'attention en Bretagne. Malgré quelques évi-

dences de murets ou parements internes, les cairns de pierres sèches recouvrant les sépultures mégalithiques du type à chambre et à couloir ressemblaient à des accumulations désordonnées de pierres. On savait cependant, au nord comme au sud de l'Europe, que les cairns se trouvaient ceinturés de murs de revêtement ou d'enceintes de grandes pierres parfois ornées sur leurs faces extérieures, et donc initialement conçues pour être vues, avant d'être cachés par les dégradations et les éboulements des parties hautes. En Bretagne cette notion s'imposa dès les premiers moments de la découverte des structures des cairns de Barnenez, de Carn et de Guennoc (Finistère), et lors de leurs travaux de dégagement et de réfection, entre 1954 et 1970, puis pour tous les autres monuments fouillés ou restaurés à partir de 1960, où l'on retrouva toujours au moins des traces des structures limitantes.

La forme du tumulus de terre ou du cairn de pierres sèches englobant les sépultures à chambre et à couloir, loin d'être circulaire comme on pouvait encore l'imaginer vers 1950 à la lumière des seuls monuments irlandais ou espagnols, s'est montrée être très variable en Bretagne, souvent rectangulaire ou trapézoïdale allongée, notamment dans le cas des grands cairns englobant plusieurs monuments élémentaires côte à côte. Mais il faut bien dire que vers 1970 on imaginait encore pour un monument isolé comme celui de Gavrinis un cairn circulaire, ce qui, dix ans plus tard, s'est montré faux.

Il devint évident, dès 1960, que pour tous ces monuments, la mise en évidence de la structure limitante du cairn s'imposait lorsque des travaux de consolidation ou d'aménagement devenaient nécessaires. D'autre part, à la suite de nombreuses fouilles d'entre les deux guerres dans les Îles Britanniques, en Irlande, en Scandinavie et même en Ibérie, l'importance structurelle et rituelle de l'espace qu'on peut appeler le placître était devenue patente. Cette zone située devant la façade principale et devant l'entrée des couloirs, au moins de certains d'entre eux, se différencie parfois en une véritable avant-cour. De fait en Bretagne, en décapant soigneusement cette zone, on a mis en évidence par les restes de poteries et d'autres objets découverts, la tenue de cérémonies de façade, le rôle de petits massifs supplémentaires de parement, corroborant l'idée actuelle que les couloirs, en dehors de leur fonction d'accès, servaient à assurer la communication entre les morts et les vivants.

En intervenant plus profondément dans les structures des cairns, que ce soit pour des consolidations ou à titre exploratoire, tous les travaux depuis quarante ans ont montré l'importance des remaniements, des reprises, des accrétions successives, des remplois de blocs mégalithiques et de matériaux. Les grands édifices mégalithiques ont tous connu une histoire architectonique complexe et n'ont pas été réalisés en une seule

campagne, il en est souvent de même pour de plus modestes. De même, depuis trente ans, on a vérifié l'importance des dispositifs de fermeture des monuments, parfois à l'aide d'une « porte » entre chambre et couloir, ou d'un muret de pierres sèches en tenant lieu, plus fréquemment d'une accumulation de pierres sèches, les mêmes dispositifs pouvant se retrouver vers l'entrée des couloirs. Enfin on a constaté l'amasement ou la construction dans la zone des placitres, en général au Néolithique Final, de grands massifs ou blocages assurant l'interdiction de l'accès au monument et de son utilisation ultérieure, du moins en principe, car il y a souvent eu des infiltrations secondaires par des voies plus détournées, en quelque sorte clandestines (notamment au Chalcolithique). Ces massifs ont eu souvent pour effet, sinon pour rôle accessoire, de protéger les cairns contre une dégradation qui souvent était déjà amorcée.

L'histoire d'une grande structure funéraire mégalithique est donc toujours très complexe, tout comme celle d'un temple antique, d'une cathédrale ou d'un palais. Les « petits » monuments, ou ceux de plan en apparence simple, ont subi des avatars semblables. Construits en apparence pour l'éternité, il en est qui ont été détruits de fond en comble, puisqu'on en retrouve des dalles ornées en position aberrante voire à l'envers dans des sépultures ultérieures, mégalithiques ou paramégalithiques.

Étant donné la grande variété des formes des sépultures mégalithiques, y compris des variétés rares, les questions de typologie, d'évolution typologique et de dérivation ont jadis tenu une grande place dans les spéculations théoriques sur le mégalithisme. Avec le progrès de la chronologie relative fournie par les mobiliers primaires des monuments (quand ils survivent), et le progrès des datations radiométriques, la situation est devenue plus claire au début des années 1960. Au lieu de voir leur évolution comprimée dans 200 ou 300 ans, comme on tendait à le croire dans le début des années 1950, on a perçu que le mégalithisme s'étalait sur 2 000 et même 3 000 ans (avec les corrections récentes). La thèse de J. L'Helgouach en 1965 a donné les grandes lignes de l'évolution typologique et de la chronologie revues et corrigées : malgré des retouches de détail, on peut dire que vingt ans après ce travail fondamental n'a pas vieilli.

Les sépultures mégalithiques du Néolithique Récent et Final, à chambres allongées et où les couloirs ont disparu, inclus dans des tertres de construction bas, délimités par des plaquettes ou des dalletes, paraissent le résultat d'une hybridation entre la tradition mégalithique occidentale et celle des tumulus de terre allongés de l'Europe septentrionale. Mais à côté de tout cela, il y a des formes paramégalithiques, comme les tertres « tumulaires » et de rares tumulus en terre comme ceux que j'ai fouillés à

Guidel (Morbihan) et à Penvénan (Côtes-du-Nord), ce dernier englobant une ceinture ovale de menhirs jointifs, à croire qu'on avait posé le tumulus sur un «cercle de pierres» — structure fréquente dans les Iles Britanniques et rare sur le continent.

Ceci nous ramène aux pierres levées, aspect le plus énigmatique du mégalithisme. Il y a eu peu de données nouvelles sur les menhirs isolés. Des plans plus précis des grands alignements mégalithiques du Morbihan ont été successivement levés par A. Thom et ses collaborateurs, aussi par des géomètres. Les interprétations astro-archéologiques ont inspiré divers auteurs, et principalement A. Thom, dont les suggestions métrologiques n'ont pas entraîné l'adhésion des mathématiciens statisticiens. De sorte qu'en dépit de beaucoup de travaux et de discussions passionnées on n'en est qu'à suggérer des interprétations non démontrables de manière rigoureuse.

Les parallèles ethnographiques pêchés dans l'espace et dans le temps nous persuadent que comme tous ces types de populations, il n'y pas de limites entre le sacré et la vie de tous les jours. Les monuments qui par commodité de langage et par raccourci sont dits «sépultures» avaient certainement tout un faisceau complexe de fonctions par destination ou incidentes. Le mérite de la «nouvelle archéologie» à base anthropologique a été, dans des régions ou des sites favorables à la mise en évidence de tels phénomènes, par exemple au Danemark ou en Grande-Bretagne, de montrer des pratiques étranges dans l'utilisation des reliques des ancêtres, un dialogue des morts et des vivants en définitive guère plus étonnant que l'impact que conservent l'astrologie et les autres faces de l'occultisme dans nos populations contemporaines soi-disant évoluées et éclairées.

Les figurations dites «artistiques» gravées ou sculptées sur des dalles des sépultures mégalithiques, moins souvent sur quelques menhirs, ont évidemment vu leur nombre accru par les fouilles et découvertes. Un utile corpus a été publié par E. Shee-Twohig en 1981. Des figurations jusque là insoupçonnées sur des menhirs ont été discernées, comme par nous sur celui de Saint-Samson-sur-Rance (Côtes-du-Nord). J. L'Helgouach a montré qu'outre l'abattage volontaire du grand menhir brisé de Locmariaquer, d'autres grandes stèles ou menhirs décorés ont été débités, leurs fragments utilisés pour servir de tables de couverture aux dolmens de la région; à la suite de quoi C. T. Le Roux a reconnu en effet que la principale dalle de la Table-des-Marchands se raccordait, par la section et par les figurations, à la dalle de couverture de Gavrinis. C'est un autre exemple du caractère non intangible des monuments mégalithiques pour les Néolithiques eux-mêmes, sans doute en cas de changement de croyances sinon de «dynastie» de notables.

### *La Chalcolithique*

La métallurgie du cuivre a commencé dans le sud-est de l'Europe vers 4 500 avant notre ère, de rares objets se trouvant diffusés vers 4 000, au Danemark par exemple, la production commençant en Espagne méridionale bien avant 3 000. Il s'ensuit que même si les objets importés sont exceptionnels ou inconnus, ils ont pu servir de prototypes à des copies en pierre, phénomène très fréquent, et particulièrement évident pour certains poignards en silex, certaines haches polies très raffinées, les haches et marteaux perforés dits « haches de combat ».

Les assemblages d'objets accompagnant les vases campaniformes, souvent les seuls présents, finement décorés et dérivant semble-t-il des vases à décor cordé, ou d'exécution plus fruste et sans décor, correspondent d'après les données chronologiques actuelles à la période entre 2 500 et 2 200 avant notre ère. La Bretagne en est relativement assez riche, et ces aspects ont été à plusieurs reprises synthétisés par J. L'Helgouach.

Ces types d'objets chalcolithiques, présents sur des habitats, ou parasitant les sépultures mégalithiques (dans notre région on ne leur connaît pas vraiment de types de sépultures propres), semblent peut-être contemporains de sépultures individuelles en coffres, avec squelette accroupi, type de sépulture qui va se développer au Bronze Ancien.

### *L'Age du Bronze*

Les études métallographiques, commencées en Bretagne d'une manière moderne à partir de 1955, ont confirmé qu'au Chalcolithique et au début de l'Age du Bronze Ancien, le cuivre était durci par une teneur appréciable en arsenic, l'introduction d'étain remplaçant et supplantant l'arsenic se faisant dans le cours de cette dernière phase.

En même temps que ces innovations techniques se répandaient chez des artisans sans doute assez spécialisés, au Néolithique Final, au Chalcolithique et à l'Age du Bronze, l'occupation de l'intérieur du pays s'est développée, avec des défrichements et des mises en culture plus importantes, décelables dans les diagrammes polliniques.

Pour éviter des redites, nous n'avons pas évoqué la remontée du niveau marin au Néolithique et au Chalcolithique. Des oscillations locales mineures dues à la complexité des phénomènes en jeu font qu'il est illusoire de tenter des extrapolations des niveaux atteints d'une manière trop précise d'un terroir à un autre. La synthèse d'ensemble de M. T. Morzadec-Kerfourn, parue en 1974, fournit la base de nos connaissances, supplémentées par D. Prigent en 1977.

### *Les tumulus armoricains de l'Age du Bronze*

Les fouilles de tumulus et les interventions de sauvetage sur des tombes découvertes fortuitement sont parmi les opérations les plus fréquentes en Bretagne occidentale, de sorte que beaucoup a été appris à la suite des explorations méthodiques des dernières décades. La synthèse de J. Briard parue en 1984 fait complètement le point sur la question.

Parmi les multiples aspects nouveaux acquis ces dernières décades, et en dehors de celles relatives à la chronologie, le milieu, les matériaux, la matière des objets, les relations typologiques de ceux-ci avec les autres civilisations européennes, on peut citer tout particulièrement la mise en évidence de structures en bois, de sortes de maisons funéraires dans certains cas, la récupération et la réutilisation d'éléments, parfois ornés, de sépultures mégalithiques antérieures, la proximité de l'héritage des utilisateurs de vases campaniformes. La présence de tombes d'enfants a plus d'une fois été mise en évidence par l'étude des restes osseux, également la structure multiple des tumulus. Les tombes des «notables» montrent le respect d'un nombre de règles impliquant un rituel funéraire complexe, mais il existe aussi beaucoup de tombes simplifiées ou plus négligées. En Haute-Bretagne, à la même époque, on suivait en général des usages différents.

### *Les dépôts armoricains d'objets en métal*

A l'Age du Bronze l'Armorique a été une zone de grande production métallurgique, malgré ses très faibles ressources en cuivre. La bijouterie en or a été récemment étudiée par C. Eluère (1982), et on se rend compte que l'or de Bretagne constitue de loin une part majeure de celui de toute la France. Autrement dit que les ressources du Massif Armoricain en or sont loin d'être négligeables, ce qui est confirmé par les prospections minières, même si elles sont dispersées.

Si les objets en bronze du Bronze Ancien sont plus fréquents dans les tumulus qu'en dépôts, à partir du Bronze Moyen la grande masse des objets provient des découvertes en dépôts, accessoirement des objets isolés. La chronologie des dépôts et la typologie des objets ont été complètement revus par J. Briard dans sa thèse en 1965, qui est un des grands classiques du genre. Depuis il y a eu des descriptions monographiques d'autres dépôts de découverts récente, qui n'ont pu qu'en recopier et confirmer les conclusions. Le travail de J. Rivallain sur les dépôts de haches à douille, de 1971, est une expansion intéressante sur un domaine très curieux et si spécifique de l'Armorique.

Les travaux de paléométallurgie, déjà largement utilisés par J. Briard

dans sa synthèse de 1965, se sont poursuivis de manière intensive depuis, bien entendu.

Les données sur les habitats de l'Age du Bronze restent encore peu nombreuses et discontinues. En tout cas il est devenu évident, partout en Europe, que les grands camps qui vont se développer à l'Age du Fer ont très souvent eu des premiers retranchements remontant au moins au Bronze Final, quand ce n'est pas au Néolithique. Ceci se vérifie de plus en plus souvent en Armorique.

### *L'Age du Fer*

Si administrativement la protohistoire de l'Age du Fer se trouve plus ou moins dissociée de l'ensemble de la préhistoire, au contraire de ce qui se pratique dans la plupart des pays européens, il n'en est pas moins vrai que cette période est la prolongation pure et simple des phénomènes antérieurement amorcés, pendant plus que la moitié de sa durée. Ce n'est qu'avec les influences plus affirmées des civilisations celtiques plus continentales, puis avec celles des civilisations classiques que progressivement les structures socio-économiques changent quelque peu de visage, guère avant La Tène Finale, vers 100 avant notre ère.

De plus, du fait des circonstances géographiques armoricaines, les données environnementales demeurent des plus indispensables pour comprendre les faciès armoricains, les phénomènes liés à la proximité de la mer et du littoral comme aux caractères du socle. Et les spécificités armoricaines que sont les stèles, lointaines descendantes des menhirs, comme les souterrains, n'ont rien à voir, ou très peu en tout cas, avec les données continentales ou méditerranéennes. La multiplication des fouilles de sauvetage concernant les souterrains depuis 1960 font que ce sont des structures bien connues, dans leur diversité. On commence à disposer d'assez nombreuses données concernant les habitats de hauteur avec enclos, ou des habitats littoraux. Par contre, à part les fouilles de reconnaissance que nous avons menées sur les retranchements du Cap d'Erquy, il n'y a pas eu de programme de fouilles sur un camp de hauteur ou de promontoire de quelque ampleur ; ce n'est pas que l'ombre de Sir Mortimer Wheeler pèse dessus, mais simplement que ce sont des entreprises de très grande haleine demandant des moyens considérables. Malheureusement, entre-temps, les opérations de remembrement ont mis à mal les structures de beaucoup de ces sites fortifiés ; il est en particulier dommage qu'il n'y avait personne de disponible pour sauver ce qu'il était possible de sauver dans les talus de l'énorme camp de Lescouais en Guégon (Morbihan).

Les cimetières à urnes et à coffres sont également mieux connus, comme leurs liens avec les stèles. L'Age du Fer tend à être la période où le

peuplement se généralise à l'ensemble du paysage et y a laissé davantage de «pièges» (fossés comblés, souterrains, talus, vieux-sols) où l'évidence s'est conservée.

### *Le public et la préhistoire*

Un ministre de la recherche et de la technologie a pu récemment déclarer (le 3 mai 1985) : «La préhistoire est un bon moyen d'accrocher le grand public à toutes les disciplines scientifiques modernes... Les progrès énormes accomplis au cours de ces dernières années en préhistoire et en archéologie sont dus aux méthodes physico-chimiques et aux sciences naturelles. Mais l'emploi de toutes ces méthodes n'a de sens que si celles-ci sont utilisées dans le cadre d'équipes de préhistoriens ou d'archéologues. Des physiciens et des chimistes, des géologues, des paléontologues, des botanistes, etc, doivent pouvoir se consacrer à la recherche en préhistoire et en archéologie et devenir eux-mêmes préhistoriens ou archéologues».

Ce dernier aspect est précisément le chemin qui a été suivi en Bretagne depuis quarante ans pour assurer le recrutement de la plupart des chercheurs qui y travaillent, et qui assure au surplus de bonnes relations avec l'ensemble des personnels de leurs disciplines d'origine. Par contre la compréhension que la majorité des historiens a pu accorder à la préhistoire a toujours laissé à désirer, à part quelques exceptions, et c'est un problème qui nous a toujours préoccupé, tout en l'expliquant par les différences de formation générale.

Si l'on en arrive au grand public (nous avons parlé des amateurs d'archéologie plus haut), il est certain que les réactions se distribuent entre le manque d'intérêt total, qui va généralement de pair avec une répulsion pour tout ce qui est intellectuel, et un enthousiasme débordant.

Il est certain qu'on se heurte au goût d'une partie du grand public pour l'irrationnel, face à la science orthodoxe, et qu'apparemment pour beaucoup de gens le domaine de la préhistoire, comme celui des archéologies lointaines voire des archéologies prestigieuses, permet de rêver et d'y repousser ses fantasmes. De même il est des gens même cultivés qui pensent que faute de documents écrits, on peut raconter n'importe quoi dans le domaine de la préhistoire. Ce sont des personnes qui ne sont pas préparées à des raisonnements à partir de physique, de chimie et de sciences de la nature, et qui ne réalisent pas la rigueur des raisonnements ethno-archéologiques. Les hommes de science de toutes les disciplines rencontrent le même problème. Bien entendu, ce n'est pas une raison pour travailler avec moins de rigueur.

Au contraire, mais la rigueur n'exclut pas la lutte contre le conformisme stérilisateur. Il faut reconnaître avec d'autres que seule la liberté est

révolutionnaire et permet l'originalité des idées. Notre éducation et notre système d'examen et surtout de concours ont trop tendance à favoriser la répétition d'idées toutes faites, conformistes, et à dissuader de l'innovation même raisonnée et raisonnable. Toute l'histoire du développement des études préhistoriques depuis deux siècles montre la fertilité de la lutte contre le conformisme. De sorte que parfois même parmi les outrances des amateurs d'irrationnel il y a quelque chose à glaner, et c'est pourquoi je leur accorde un peu d'indulgence à défaut de sympathie.

Il est à peine utile de dire que ce sont les divers aspects du mégalthisme qui sont surtout mis à des sauces ésotériques, aspects les plus voyants d'une archéologie préhistorique et protohistorique par ailleurs très riche et très passionnante.

En dehors de sa participation à la conquête de la connaissance, comme d'ailleurs toute l'archéologie et beaucoup de sciences naturelles, la préhistoire présente comme retombée une fonction en quelque sorte sociale. C'est d'intégrer les hommes du présent dans leur passé, d'assurer leur équilibre en les reliant à leurs racines les plus profondes, et leur montrer ce qui fait à la fois la spécificité et la multiplicité des humains. La préhistoire de la Bretagne en est une belle illustration.

Pierre-Roland GIOT

On ne répètera aucune des références bibliographiques contenues dans les deux ouvrages de synthèse suivants :

GIOT P. R., L'HELGOUACH J., MONNIER J. L. — *Préhistoire de la Bretagne*. Rennes, éd. Ouest-France, 1979, 444 p. (réimpressions 1981 et 1986).

GIOT P. R., BRIARD J., PAPE L. — *Protohistoire de la Bretagne*. Rennes, éd. Ouest-France, 1979, 444 p. (réimpressions 1982 et 1986).

On trouvera une bibliographie récente aussi complète que possible dans :

LE ROUX C. T., CLEMENT M., BRUNET M. J. — Chronique bibliographique : Les publications récentes (1980-1985) sur la Préhistoire et l'Archéologie historique de la Bretagne. *Revue Archéologique de l'Ouest*, Rennes, II, 1985, p...

Ci-après quelques références à des ouvrages :

BRIARD J. — La préhistoire de la Bretagne. Dans : *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques*, tome I, Morlaix, Skol Vreizh, 1983, p. 4-41.

BRIARD J., MONNIER J. L. — *Préhistoire de la Bretagne : Paléolithique, Néolithique*. Rennes, C.R.D.P., 1983, 64 p., 25 diapos couleur.

BRIARD J. — *Préhistoire de la Bretagne: L'Age du Bronze*. Rennes, C.R.D.P., 1983, 66 p. 25 diapos couleur.

BRIARD J. — Les temps préhistoriques. Dans: *L'Ille-et-Vilaine des origines à nos jours*. Saint-Jean-d'Angély, éd. Bordessoules, 1984, p. 25-51.

BRIARD J. — *Les tumulus d'Armorique*. (L'Age du Bronze en France 3). Paris, éd. Picard, 1984, 304 p.

BURL A. — *Megalithic Brittany, a Guide to over 350 ancient sites and monuments*. Londres, Thames et Hudson Ltd. eds, 1985, 176 p.

ELUERE C. — *Les ors préhistoriques*. (L'Age du Bronze en France 2). Paris, éd. Picard, 1982, 288 p.

GIOT P. R. — *Barnenez, un grand cairn mégalithique*. Châteaulin, éd. Jos, 1982, 24 p.

GIOT P. R. — *Les alignements de Carnac*. Rennes, éd. Ouest-France, 1983, 32 p.

GIOT P. R. — *Préhistoire de la Bretagne: L'Age du Fer*. Rennes, C.R.D.P., 1985, 74 p., 25 diapos couleur.

HIBBS J. — The Neolithic of Brittany and Normandy. Dans: *Ancient France, Neolithic Societies and their Landscapes, 6000-2000 BC*. Edinburgh, University Press, 1983, p. 271-323.

LE ROUX C. T. — *Gavrinis*. Paris, Ministère de la Culture, 1985, 96 p.

MONNIER J. L. — *Le Paléolithique de la Bretagne dans son cadre géologique*. Rennes, Labo. Anthropologie Université Rennes I, 1980, 608 p.

MONNIER J. L. — *Les chasseurs de mammouths en Bretagne*. Rennes, éd. Ouest-France, 1982, 32 p.

L'HELGOUACH J. — Les temps préhistoriques. Dans: *La Loire-Atlantique des origines à nos jours*. Saint-Jean-d'Angély, éd. Bordessoules, 1984, p. 25-60.

SHEE-TWOHIG E. — *The Megalithic Art of Western Europe*. Oxford, Clarendon, Press, 1981, 260 p. plus 290 fig. h.t. et 41 pl. h. t.

Collectif — *Au pays des mégalithes, Carnac, Quiberon, Locmariaquer*. Châteaulin, éd. Jos, 1980, nouvelle éd. 1985, 96 p.

Cela est si vrai que, sans les transcriptions qui nous ont ainsi été transmises, le déroulement de l'histoire de la Bretagne au IX<sup>e</sup> siècle nous échapperait quasi entièrement. Avec ses deux cartulaires, Redon occupe une place non négligeable à côté de ces grandes maisons qui, comme Saint-Denis ou Saint-Florent de Saumur, en possédaient plusieurs.

Le manuscrit que détiennent actuellement l'archevêché de Rennes est à la fois le plus ancien et le mieux préservé des recueils d'actes compilés par les moines de Redon. Cette priorité dans le temps comme sa qualité intrinsèque justifient qu'il soit présenté en premier. De l'autre volume, transcrit postérieurement, il ne subsiste que des fragments et son agencement ne peut donc être compris qu'à partir d'une comparaison avec son aîné.

(1) Paris, 1863, 1 vol. in-4° (Collection de documents inédits sur l'histoire de France publiée par les soins du ministre de l'instruction publique).